

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 48 (1910)
Heft: 17

Artikel: Quel temps aurons-nous ?
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-206820>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

aimable forme de l'héroïsme ? C'est l'héroïsme devenu si aisément qu'il en est élégant. Déceptions, peines d'amour, rongements d'esprit, tous ces diables noirs... Oh ! j'ai connu de ces heures à se rouler dans la poussière, à mordre la poussière de rage... Jusqu'au moment où, tout à coup, on se met à rire de sa sottise. Jetez à la tête de pareils fantômes cette formule d'un exorcisme infaillible : *Peu me chaut ! Je m'en moque !* Alors, le goût même de vos larmes deviendra délicieux.

... Ataraxie, nirvâna : mots pédants, idéal illusoire ! La nonchalance d'un jeune cancre me paraît infiniment plus philosophique. Il n'a pas besoin de tracasser mille volumes pour conclure au néant des palmarès. On lui crie aux oreilles : « Petit misérable, aie donc un peu d'amour-propre ! Le point d'honneur, voyons ! » Il ne se donne même pas la peine de répondre que voilà de bien grandes vanités. Il a tort, sans doute ; mais la stupidité des parents, qui arrachent toute la jolie nielle dont les enfants étoient leurs gerbes, m'ôte le courage de les blâmer. *Il ne faut pas perdre une minute !* Oh ! les sots, qui ne savent pas que la musardise est la meilleure des écoles !

Les plus hautes conceptions humaines sont venues en n'y pensant pas. Qu'un savant se débatte contre un problème, qu'un artiste énervé du travail crie son impuissance, il lui reste un moyen suprême : jetant là plume ou compas, qu'il joue avec ses chiens, badine après boire avec les amis, qu'il se plaise à niaiser, à dormir. A son réveil, il la trouvera là, étincelante, à son chevet, elle, l'idée, la rime, l'image, la découverte tant cherchée, tant invoquée. Elle aime mieux choisir son heure et se donner comme une pure grâce, couronnant, non le labeur, mais le nonchaloir.

Car la grâce est tout, et le travail presque rien.

... Imitons le semeur : quand il a fait son geste, il se couche au bout du champ où l'œuvre de création s'accomplit sans lui. Mais il l'a déclenchée. « Je le soignai, Dieu le guarira », disait Ambroise Paré en essayant ses bistouris.

Un auteur qui a mis deux ans à retoucher jour et nuit un tout petit livre me confiait ceci : « J'ai l'impression que ces quelques pages se sont faites sans moi. Tout en écrivant, j'étais émerveillé d'idées qui s'arrangeaient toutes seules dans ma tête ». C'est bien cela : nos mains sont bien courtes, et tout leur travail n'est au fond qu'une prière, un élan d'amour, un invisible effluve qui, se dégageant de nos doigts, va faire vibrer dans l'infini du possible des mondes encore endormis d'images et d'harmonies. Seule, une voix pieuse a la vertu de les tirer de leurs limbes et d'en faire des réalités.

« Venez auprès de moi et reposez-vous un peu », disait Jésus au bouillant Céphas et à ce Boanerge un peu après en qui l'on ne devinait pas encore le saint Jean des dernières années, celui qui jouait avec une colombe. Hélas, depuis lors, dans le cours des siècles, la colombe a repris son vol, et s'est évanoüi le nard pur du vase d'albâtre. Qui nous rendra le bienheureux laisser-aller plein de confiance de ces très hautes âmes de l'Orient, à la fin du jour et de la vie, souriant à une mort sans larmes et qui leur vint comme un bon sommeil ? La fièvre, les soucis, nous ont ôté la meilleure part, la part de Marie.

SAMUEL CORNUT.

LA DZENELHIE A LA JULIE

Vos saidé que la Julie à l'assesseu l'est onna pingre. Vos a dzo choiveint eintreteneiai de clia critze. Tot son orgoué l'est d'avai onna balla dzenelhfré, n'a pas, coumein tot lou mondou, des dzenellies grises des bregollaiés, l'ai faut orpintons, des faverolles, des coquainches.

L'autrou dzo que l'étai apri ses dzenelhies, ce dit à son bouébou que revengnai de l'écoula.

— Va voir vite à la cure, tu demanderas à monsieur le ministre s'il me saurait gré que je lui fasse cadeau d'une bonne poule grasse, pour faire du bouillou.

Lou gamin va férè sa coumechon et coumeint lou menistrou l'amé bein les bons bocons, l'a bein remachai, ein deseint que l'acceptavé lou cadeau avoué plliaisi.

Ma fai lou temps s'est passa et n'est rien veniai dè dzenelliés à la cura.

Bein des senannés apri, lou menistrou reincontré lou bouébou à la Julie et lei dit :

— Dis donc, tu ne m'as jamais apporté cette poule que ta maman m'avait offerte ?

— Non, m'sieur le Pasteur, que fâ lou gamin, ma mama ne veut plus la donner, à présent, parce qu'elle est guérie !

Vos arai falliu vairé la tita dao menistre.

MÉRINE.

CONSTRUCTION D'UN REFUGE

IL Y A TRENTÉ ANS

Nous avons publié, le 16 avril, le commencement du récit de M. E. Dufour, architecte aux C. F. F., sur la construction, en 1876, de la première cabane d'Orny, édifiée par la section des Diablerets du Club alpin. En voici aujourd'hui la fin :

MES maçons commencèrent immédiatement leur besogne; malheureusement la place choisie n'était pas précisément une plate-forme, mais nous avions trouvé cet emplacement préférable à tout autre, vu les vents épouvantables qui soufflent sur la moraine. Les débuts furent très durs, mon ami étant parti pour ces hautes régions sans assez savoir ce qu'était la haute montagne ; l'outillage était défectueux et insuffisant ; nous dûmes faire sauter le rocher pour obtenir une plate-forme, pendant une huitaine de jours, et les mineurs ne possédaient que de simples pistolets au lieu de barres à mines ; ajoutons une première nuit à la belle étoile, peu de paille, peu de vivres, en somme peu de confort.

L'auteur parle ici des visites de toute sorte qu'il eut sous sa tente. Un jour, ce fut Emile Javelle, l'alpiniste connu dans la Suisse entière, qui était venu de Vevey avec le jeune Paschoud. Tous trois firent une belle escalade au Portalet, flèche cime voisine, mais ils rentrèrent si tard que les ouvriers crurent qu'ils s'étaient tués et qu'ils dépêchèrent même l'un d'eux à Orsières pour demander des hommes et des cordes.

D'autres visites vinrent aussi à Orny : C'étaient des paysans de la vallée ou des montagnards, qui venaient de fort loin faire leurs dévotions à la petite chapelle, pour se guérir d'un mal de dents ou autre misère humaine. D'autres encore venaient prier pour un malade, d'autres pour eux-mêmes, d'autres encore venaient jusqu'à notre oratoire me demanderaïnement s'il n'y avait pas une auberge ! à quoi je répondais en offrant un verre de vin et en exposant le but de notre construction.

Autrefois, Orny était un lieu de pèlerinage très connu, non seulement dans les vallées de Ferret, d'Entremont et de Bagnes, mais bien plus loin encore. Il y avait même, dans les années de grande sécheresse, des processions obligatoires pour demander au bon Dieu d'envoyer la pluie. En tête marchaient les jeunes filles voilées, puis le clergé, monté sur les mullets, et enfin la populace.....

... La construction avançait régulièrement et sans incident, lorsque soudain un orage épouvantable s'abattit sur notre campement ; force nous fut d'emporter en hâte les objets les plus précieux : cartes, plans, fusils, etc., puis de partir au pas de course pour la vallée, pliant notre tente effondrée par l'ouragan. Deux jours après, j'envoyais Lovay retourner et sécher la paille,

planter de rechef la tente et tout remettre en état, pour continuer le travail.

Au moment où je montais à mon tour, je rencontrais mon pauvre porteur navré, pleurant comme un enfant et s'écriant : « Ils ont tout pris ! »

Cela n'était que trop vrai : des hommes du pays, que je ne veux point nommer et que nous avions employés comme porteurs et manœuvres, avaient profité du contre-temps qui nous avait fait fuir pour voler toutes les provisions !

Si le larcin n'eût consisté qu'à faire bombance ou à se restaurer, en partie de braconnage, il n'y aurait eu que demi-mal. Malheureusement, ces garnements avaient forcé le sac d'un de nos maçons. Considérant cette effraction comme un fâcheux précédent pour la sécurité de la future cabane, je résolus de couper si possible le mal à la racine et je descendis immédiatement à Orsières pour aviser les autorités. Aussitôt un avocat, un juge, un greffier, le président de la commune et d'autres notables se rendent à Prassony, le village désigné par Lovay comme résidence des voleurs. Ceux-ci furent pincés, puis interrogés ; leurs réponses contradictoires les accusèrent, et ils avouèrent bientôt leur méfait.

Ils allèrent pendant quelques heures à la prison préventive de Sembrancher, puis ils furent condamnés à 150 francs d'amende chacun et à un mois de prison. En guise de prison, ils ont fauché tranquillement leur avoine, et, comme amende, ils n'ont jamais payé un sou. Simple constatation.

Je ne fus pas étonné dès lors d'apprendre, deux ans après, que les couvertures de la cabane disparaissaient aussi. Je n'aurais jamais relaté cette pénible aventure, mais puisque je raconte l'histoire de la construction de la première cabane d'Orny, je dois tout dire, heur et malheur.

Voilà donc la cabane montée, couverte, terminée, non sans peine, après un travail ininterrompu de cinq semaines. Je parachevai l'intérieur avec une partie des beaux cristaux ramassés au Portalet, puis je plantai, en guise de pâtures, des cornes de chamois trouvées sur le glacier, et je livrai ensuite la petite cabane à ma chère section.

Maintenant, l'édicule n'est plus ! Cette modeste construction a fait son temps, mais je n'en reste pas moins convaincu que pendant ces trente années nombreux sont les touristes de deux sexes, de tout âge et de toute nationalité qui ont été heureux et, je l'espère, reconnaissants de pouvoir s'abriter sous son toit.

ED. DUFOUR.

QUEL TEMPS AURONS-NOUS ?

S'il est un métier en faveur aujourd'hui, c'est bien certes celui de prophète de la pluie et du beau temps. Aussi sont-ils légion ceux qui, une année à l'avance, nous prédisent le temps qu'il fera. Et ce qu'il y a de curieux c'est que, tels les médecins, il n'y en a pas deux qui soient d'accord. Où l'un dit pluie, l'autre dit soleil. Et le temps, le plus souvent — mais ce n'a rien de surprenant — trouve moyen de concorder avec aucun d'eux. Il s'en va son chemin, au gré de son caprice, sans souci des gens qui prétendent, avec fatuité, en savoir plus qu'Celui qui régit son cours.

Les astronomes et météorologistes, dont la science est pourtant une garantie, sont beaucoup plus prudents et confessent humblement l'impossibilité où ils sont d'en dire bien long sur ce point. Plus tard, peut-être, leur sera-t-il donné d'être moins discrets. En attendant, c'est encore de leur côté que nous paraît être la raison.

« L'état local de l'atmosphère, dit quelqu'un part Camille Flammarion, en quelque lieu que ce soit, est la conséquence de l'état général,

pendant bien longtemps il a été absolument impossible de se former aucune idée de la marche générale du temps à la surface de la planète. Cette connaissance, du reste, serait impossible sans l'invention du télégraphe et sans le réseau de fils électriques qui enveloppent aujourd'hui le monde.

» Les variations du temps sont principalement et presque exclusivement dues à celles de la pression atmosphérique. Ces variations de la pression barométrique nous arrivent toujours de l'océan Atlantique et marchent en général soit de l'ouest à l'est, soit du sud-ouest au nord-est. C'est surtout d'après l'inspection de la marche du baromètre à l'ouest de l'Europe, c'est-à-dire en Irlande, en Espagne et en Portugal qu'il est possible de prévoir douze ou quinze heures d'avance l'arrivée d'une bourrasque sur nos régions. Quelquefois on peut les annoncer de plus loin, car il arrive assez souvent qu'elles sont déjà formées sur les Etats-Unis avant de traverser l'Atlantique.

» Plusieurs jours avant l'arrivée du mauvais temps, et avant même que le baromètre ait commencé à baisser d'une manière sensible, on voit apparaître dans le ciel en longues bandes parallèles des cirrus fins, déliés, délicats, qui sont les premiers avants-coureurs du mauvais temps. Ils forment souvent de longues bandes étroites qui s'étendent d'une extrémité à l'autre de l'horizon. Ils marchent généralement dans le sens perpendiculaire à leur longueur. Tant que ces nuages restent nets et déliés, le centre de dépression est loin de nous; au contraire, lorsqu'ils se joignent entre eux par un léger voile et que le ciel prend cet aspect laiteux favorable à la production des halos, mais fort nuisible aux observations astronomiques, c'est un signe que le mauvais temps ne tardera pas. Bientôt on voit apparaître les cumulus ou balles de coton, d'abord isolés, dans les éclaircies desquels on aperçoit par intervalles les cirrus des couches supérieures. Ces cumulus s'abaisseent de plus en plus, l'horizon se couvre, et le ciel devient gris-ardoise, ton caractéristique de l'imminence de la pluie. Pendant cette succession, l'humidité de l'air a augmenté et l'hygromètre monte.

» Ce serait ici le lieu de parler des influences de la Lune, si elles avaient la valeur qu'on leur attribue dans le public. Mais dans l'état actuel de nos connaissances, on ne peut absolument rien baser sur les phases de la Lune.

» En dehors des prévisions scientifiques, il y a des remarques populaires qui ne sont pas à dédaigner, au point de vue local. Signalons ces principaux pronostics.

Les *halos* et *couronnes* qui apparaissent autour de la Lune annoncent que le ciel sera couvert le lendemain et probablement pluvieux, d'une pluie fine d'assez longue durée.

Le soleil couchant derrière des nuées écarlates et vaporées annonce la pluie. Couchant rose ou orangé, beau temps; couchant jaune brillant, vent. Si le soleil, se couchant derrière un rideau de nuages, ne brille pas un instant en arrivant à l'horizon, « ne soulève pas son chapeau », c'est signe de pluie pour le lendemain.

La *transparence* de l'air, qui rapproche les objets lointains, annonce également la pluie.

Les mauvaises odeurs qui s'exhalent de certains lieux, égouts, citernes, etc., sont dues à la diminution de la pression atmosphérique et à des conditions hygrométriques qui annoncent également la pluie.

Si le brouillard descend, il fera beau temps; s'il s'élève, il pleuvra.

Certains animaux offrent des pronostics rarement trompeurs. Aux approches de la pluie, le chat fait sa barbe, l'hirondelle vole bas, les oiseaux lètent leurs plumes, les poules se couvrent de poussière, les canards bavardent, les poissons sautent hors de l'eau, les mouchettes piquent plus fortement.

Ciel gris le matin, beau temps. Si les premières lueurs du jour paraissent au-dessus d'une couche

de nuages, vent. Si elles se montrent à l'horizon, beau temps.

De légers nuages à contours indécis annoncent du beau temps et des brises modérées; des nuages épais à contours bien définis, du vent. Des nuages légers courant rapidement en sens inverse de masses épaissees indiquent du vent et de la pluie.

Un ciel pommeillé précède ordinairement un ciel couvert et de la pluie.

Enfin, pour chaque pays, la direction du vent, combinée avec l'état du ciel et de la température, trompe rarement, même vingt-quatre heures à l'avance, les prévisions d'un observateur exercé.

Voici encore quelques dictons en usage dans nos campagnes :

Printemps sec, été pluvieux. — Hiver doux, printemps sec. — Hiver rude, printemps pluvieux. — Été sec, hiver rigoureux. — Été orageux, hiver pluvieux. — Bel automne, printemps pluvieux. — Été humide, automne serein. — Petite pluie abat grand vent.

On sait que, lorsque le brouillard semble s'élever, c'est un signe de pluie. Un proverbe l'exprime en ces termes :

Brouillard dans la vallée,
Pêcheur, fais ta journée.
Brouillard sur les monts,
Reste à la maison.

Comme nous l'avons vu tout à l'heure, l'aspect du soleil peut indiquer la pluie ou le beau temps :

Rouge soirée et grise matinée
Sont signes certains d'une belle journée.

On connaît le vieil adage :

Ciel pommeillé, femme fardée
Ne sont pas de longue durée.

Il s'appuie sur la remarque que l'on a faite au sujet de ces petits nuages moutonnés que l'on appelle des *cirro-cumulus*. On a observé une baisse barométrique sensible lorsque le ciel est couvert de ces nuages.

Nous avons vu que les animaux peuvent servir de pronostics, et nous avons cité l'hirondelle :

Quand l'hirondelle
A tire-d'aile
Vole en rasant la terre et l'eau,
Le mauvais temps viendra bientôt.

Dictons relatifs aux mois.

Janvier. — Sécheresse de janvier, richesse de fermier. — Janvier d'eau chiche, fait le paysan riche. — Poussière de janvier, abondance au grenier. — A la Saint-Laurent l'hiver s'en va ou reprend.

Février. — Pluie de février remplit le grenier. — Pluie de février vaut jus de fumier. — Février doit remplir les fossés, mars après les rendre séchés. — La veille de la Chandeleur, l'hiver repousse ou prend vigueur. — Saint Mathias casse la glace; s'il n'y en pas, il en fera.

Mars. — Mars pluvieux, an disetteux. — Mars venteux, avril pluvieux font le mai gai et gracieux. — Pluie de mars ne profite pas.

Avril. — Avril à trente jours; s'il pleuvait durant trente-un il n'y aurait mal pour aucun. — En avril s'il tonne, c'est la nouvelle bonne. — Tonnerre en avril, apprête ton baril. — En avril et mai on connaît les biens de l'année. — En avril ne te découvre pas d'un fil.

Mai. — Mars aride, avril humide, mai le gai, tenant les deux, présagent l'an plantureux. — Mai frais et chaud juin amènent pain et vin. — Les trois saints de glace : Saint Gervais, saint Mamers, saint Pancrace.

Juin. — Pluie de Saint-Jean ôte le vin, elle ne donne pas de pain. — S'il pleut le jour de Saint-Médard, il pleut quarante jours plus tard. — Le soleil à Saint-Barnabé, à Saint-Médard casse le nez. — Beau temps en juin, abondance de grain.

Juillet. — En canicule, beau temps, bon an.

Août. — Quand il pleut en août, il pleut miel et miourt. — Quand il pleut en août, les truffes sont au bout. — S'il pleut à Saint-Laurent, cette pluie arrive à temps.

Septembre. — Pluie de Saint-Michel ne demeure au ciel. — Pluie de Saint-Michel sans orage, d'un hiver doux est le présage.

Octobre. — Bel automne vient plus souvent que beau printemps.

Novembre. — A la Toussaint comme l'été de la Saint-Martin. — En novembre s'il tonne l'année sera bonne.

Décembre. — Noël au jeu, Pâques au feu; Noël au feu, Pâques au jeu. — A Noël les moucheron, à Pâques les glaçons. — Si l'hiver ne fait son devoir aux mois de décembre et janvier, au plus tard il se fera voir, dès le deuxième février.

Épatant !

Deux enrages pêcheurs de truites en rivière étaient en discussion et chacun voulait avoir découvert le vrai truc de la pêche miraculeuse.

— Tu as beau dire, fait l'un, rien ne vaut la pêche à la lampe.

— Comment, à la lampe ?

— Mais oui. N'est-ce pas, je prends une poêle à frire percée de trous, comme celles dont se servent les briseleurs de châtaignes. Je pose une petite lampe dessus, et, le soir, je vais promener cette poêle au ras de l'eau. Alors, toutes les truites rappliquent. Elles passent leur museau dans les trous pour aller à la lumière. Alors, vite, avec un marteau, je rabats la lèvre supérieure et la lèvre inférieure; quoi ! je les rive, tu comprends.

Je continue ainsi jusqu'à ce que tous les trous soient occupés, et puis, comme ça, quand je relève la poêle, j'ai comme qui dirait un lustre de truites !... Hein ! ça te la coupe, celle-là !

Oh ! les gosses.

— Maman, dit l'autre jour à sa mère, qui rentrait du marché, le petit Paul, âgé de 9 ans; il y a un homme dans la chambre de la bonne.

— Un homme ? En es-tu bien sûr ?

— Oh ! très sûr.

— Est-ce qu'il y est encore ?

— Oui, oui.

La mère, se précipite dans l'escalier pour aller constater le fait et chasser l'impudent.

— Maman !... maman, crie alors le petit Paul, mois d'avril !

— Comment, mois d'avril ?

— ... C'est papa !

Opéra. — On n'entend que les plaintes de gens qui, bien qu'ils se soient levés matin, n'ont pu trouver de places pour le théâtre. C'est un véritable emballement, que tout justifie. Jamais saison ne fut meilleure.

Demain dimanche, *Rigoletto*, de Verdi. Mardi 26, et vendredi 29, *Mignon*, de Ambroise Thomas. Jeudi 27, soirée populaire.

Kursaal. — Jeudi a eu lieu la 50^e et dernière représentation de la revue : *Il pleut Bergières*. Depuis hier, vendredi, reprise de *La Veuve Joyeuse*, qui a retrouvé tout son succès, d'ailleurs très mérité. Cette opérette, à la musique si caressante, servira de spectacle d'adieu à plusieurs d'entre les artistes les plus aimés du public. Pour d'autres, c'est un début. Tous s'y font chaleureusement applaudir.

Lux. — Le public se presse aux spectacles du Lux dont le programme est des plus alléchants. L'autre jour, à la porte, on faisait queue jusque dans la rue; et plusieurs ont dû s'en aller brevouille. Il ne restait pas une place.

Montagne Russe.

200 gr. de biscuits, 2 décilitres de madère, confiture de framboises, 2 décilitres de lait, ¼ bâton de vanille, 100 gr. de sucre, 3 œufs, 10 gr. de Maïzena. Plongez les biscuits dans le madère et mettez-les en tas, aussi haut que possible sur un plat en ayant soin d'étendre un peu de confiture de framboises sur chaque couche de biscuits. Faites une crème du sucre, de la Maïzena, des jaunes d'œufs, de la vanille et du lait et versez celle-ci sur les biscuits. Mettez les blancs d'œufs bien battus sur le tout et mettez par ci par là un peu de sucre rouge.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO.